

Fayçal Bensaadi

Doctorant

Université d'Oran, Algérie



Synergies Algérie n°1 - 2007 pp. 119-126

### Résumé

*Dans un article publié dans la revue Algéria d'avril 1959 sous le titre «L'Algérie de Cervantès»(\*), Emmanuel Roblès tente une lecture d'une période déterminante de la vie de l'immense auteur espagnol, celle de sa détention dans les prisons d'Alger. Cette période fut cruciale en effet pour sa création romanesque autant que pour lui, l'homme, qui eut une vie aussi tourmentée que trépidante qui rappelle, par bien des aspects, celle d'un Arthur Rimbaud. Roblès, signe des temps, aborde cet épisode de la vie du génial écrivain, sous l'angle du «dialogue des cultures», avec l'arrière goût amer qu'un tel sujet pouvait laisser en ces années agitées de l'Histoire de l'Algérie. Au jour d'aujourd'hui, la question est d'actualité et le vocable est plus que jamais en vogue.*

**Mots clés :** Cervantès - Alger - Emmanuel Roblès - Les Bagnes d'Alger.

### Abstract

*The period spent by Cervantes in captivity in the gaols of Algiers gave birth to one of the greatest masterpieces of universal literature, namely Don Quichotte. In an article published in the magazine Algéria in april 1959, Emmanuel Roblès, a major writer of the Algiers School (l'École d'Alger), tackles his work at a particularly painful moment of Algerian War. Haphazardly or through a wanted effect, Roblès tries a reading that the circumstances of the moment reveal under a particular lighting. Can the captivity of Saavedra, the grave soldier, and the terrible tortures he witnessed in those horrible prisons of Algiers pave the way to a quest of the so-called "dialogue of cultures" that everybody wishes very strongly? Undoubtedly distressed by the extreme violence witch settled in the streets of Algiers, and the impossibility of gathering the broken pieces between the communities in war, Emmanuel Roblès revisits "El Trato de Argel" which is also rewritten under the title of "The gaols of Algiers", large extracts of which can be found in the "Quijote".*

**Key Words :** Cervantès - Algiers - Emmanuel Roblès - The Goals of Algiers.

## 1- Introduction

La parution de cet article dans l'Algérie de 1959, n'est sans doute pas le fruit du hasard. C'est une année décisive dans la guerre d'indépendance. Les camps de concentration sont pleins à craquer. Les têtes tombent à rythme régulier dans la sinistrement célèbre prison de Barberousse. «L'opération Jumelles» est en cours dans la wilaya 3, engageant des dizaines de milliers d'hommes, la Kabylie est cernée. Les paras ont fait régner, deux années durant, une atmosphère de terreur dans les rues d'Alger et plus que jamais, les communautés en présence ont à se déterminer. L'édifice «Algérie française» n'en est plus à se lézarder, il s'effondre totalement et, bientôt, l'OAS lui donnera l'estocade finale. De part et d'autre de la ligne de fracture, des voix essaient, avec le peu de succès que l'on sait, de recoller les morceaux. Mais le mal est fait désormais. La haine s'installe. Elle aura de beaux jours devant elle.

Si Emmanuel Roblès entrevoit les textes de Cervantès sous l'angle rassembleur, voire œcuménique du «dialogue des cultures», il n'est pas dupe, loin s'en faut, de la nature de ce «dialogue» qui se fait sur fond de confrontation entre les deux camps en présence : Islam et Chrétienté. Une telle confrontation, du temps de Cervantès, se manifestait de diverses façons et sur des terrains pour le moins propices à la surenchère puisqu'il s'agissait principalement de défendre, conquérir ou reconquérir des espaces jugés vitaux pour les nations qui se disputaient le contrôle de la Mer Méditerranée et volontiers de son pourtour, quand l'occasion se présentait. A vrai dire, les choses n'ont pas beaucoup changé depuis, même si de nos jours, on y met quelque manière.

«L'ingénieux don Quichotte de la Manche» (\*\*\*) est le roman de Miguel de Cervantès que le monde a retenu. Il fut en effet à l'origine de quelques autres textes d'inégale renommée, les plus importants étant -si l'on excepte les «Nouvelles exemplaires»- «Les Bagnes» (Los Baños) et «La vie à Alger» (El trato de Argel) que Roblès traduit par «L'affaire d'Alger» dès lors qu'il considère que l'une et l'autre ne font qu'un en réalité. Roblès est formel : «Les Bagnes» est le *remake* de «La vie à Alger».

Dans son article, nous le disions plus haut, Roblès considère ces écrits de Cervantès dans ce qu'ils donnent à lire quant aux rapports qu'entretenaient les communautés qui font Alger à l'époque médiévale. Il relève l'incontestable valeur documentaire du tableau dressé par Cervantès de la société de l'époque, même si l'écrivain dépeint les choses au travers de l'exécrable vie qui fut la sienne dans ce baigne sordide où il fut retenu cinq années durant. Selon Roblès, l'acuité du trait de Cervantès n'est en rien altérée par le prisme de la détention. Il n'en veut pour preuve que l'exacte conformité de ce qu'il dit avec «*La Topographie d'Alger*» (*Topografia e historia general de Argel*) du frère Diego de Haedo, abbé de Fromista, de l'Ordre du Patriarche San Benito, imprimée à Valladolid en 1612 et rééditée en 3 volumes par la Société des bibliophiles espagnols de Madrid. Cette œuvre a été traduite en français par Monnereau et A. Berbrugger (Alger, 1870).

## 2- Le captif dans les murs d'Alger

Le 20 septembre 1575, de retour d'Italie, Cervantès est capturé au large des côtes françaises, alors qu'il faisait route sur l'Espagne. Des corsaires «algériens», en réalité des Turcs maîtres d'Alger, barrent la route à la galiote «El Sol» à bord de laquelle voyageait l'infortuné hidalgo. Il est dépouillé de tout ce qu'il possède «*on nous y ôta jusqu'à notre dernière chemise*» écrira-t-il plus tard. Cervantès mutilé de guerre, ne devra la vie sauve qu'à des certificats signés de la main du vice-roi de Sicile et Juan d'Autriche le recommandant à Philippe II, roi d'Espagne. Ses ravisseurs, cupides et féroces, ne désespéreront jamais d'en tirer une bonne rançon, pensant qu'ils avaient mis la main sur quelque haut dignitaire espagnol.

Pour accroître l'infortune de Cervantès, les lettres de recommandation de Don Juan d'Autriche et du Duc de Sessa, adressées à Philippe II et à ses ministres, que Miguel portait sur lui, furent découvertes. De ce fait, son maître le considéra comme une personnalité de haute qualité, et dès lors, estima son rachat à une très forte somme, à savoir mille ducats d'or. Dans la *Información de Argel*, article IV, Cervantes écrit «*Il le tint pour chevalier d'importance ; c'est pourquoi il le gardait en lieu sûr, et chargé d'entraves et de chaînes.*»

Il échappa à quatre reprises au moins à une mort certaine, car à quatre reprises il tenta de s'évader. Les Turcs avaient coutume de condamner systématiquement à la peine capitale les candidats à l'évasion.

Dans cet Alger des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, occupé par les Turcs, -volontiers comparé à une Tour de Babel- on parle une langue qui n'est en fait qu'un patchwork fait de tous les apports dont la ville était le réceptacle. On imagine aisément que la multitude bigarrée qui transitait par la ville, ou s'y installait plus ou moins longuement, avait dû se forger une langue «*de survie*», si l'on peut l'appeler ainsi, qui fonctionnait au sens minimum requis pour dire l'essentiel sans forcément songer à l'esthétique... Un passage du *Don Quichotte* au chapitre 41, Premier Livre, en donne une brève description :

«J'y entrai la veille de mon départ, et la première personne que je rencontrai fut son père, lequel s'adressa à moi dans cette langue qu'on parle entre captifs et Mores, sur toutes les côtes de Berbérie, et même à Constantinople, qui n'est ni l'arabe, ni le castillan, ni la langue d'aucune nation, mais un mélange de toutes les langues, avec lequel nous arrivions à nous entendre tous.»

Les occupants Turcs, spécialement les soldats, se comportaient en véritables maîtres de lieux. Leur arrogance et leur brutalité faisaient qu'ils étaient craints et redoutés. Leur ascendant sur les Mores (ou Maures) était manifeste et ils exerçaient sur eux de façon permanente toutes les exactions qu'ils jugeaient bonnes afin de les humilier. C'est une description apocalyptique de la ville qui nous est ainsi fournie par Diego Haedo :

«Alger tout entier, ses places, les maisons et les rues, les champs, la mer et ses bateaux n'étaient que les forges naturelles du démon, où l'on n'entendait constamment que des coups, où l'on ne voyait que des supplices, et des souffrances si abondantes et si intenses, fruits d'inventions humaines et de cruels instruments pour tuer les chrétiens ; et pourvus de plus d'instruments que les forges de Vulcain, instruments que forgèrent les esprits infernaux».

Après sa capture, Miguel devint d'abord l'esclave de Dali Arnaute Mami, renégat grec et corsaire de son état. Par la suite, il fut racheté par Hazan Baja ou Hassan-Aga, roi d'Alger, lui-même renégat vénitien (de son vrai nom Andreta) ainsi que le révèle Cervantès et ce après avoir été l'esclave de Uchali Fartax dit «Le renégat Teigneux», roi d'Alger, calabrais d'origine, mort au combat de retour de Constantinople. Dans Don Quichotte, Cervantès décrit ainsi ce renégat, monstre de cruauté :

*« Ce teigneux, étant esclave et calabrais de naissance, avait ramé 14 ans sur les galères du Grand Seigneur et quand il eut 34 ans passés, il se fit renégat, en dépit de ce qu'un Turc lui avait donné un soufflet pendant qu'il ramait ; et, pour s'en pouvoir venger, renia sa foi... Il devint roi d'Alger et ensuite général de la mer, ce qui est la troisième charge de l'empire...*

*Je tombai en partage à un renégat vénitien qu'Uchali avait fait prisonnier étant mousse sur un vaisseau chrétien et qu'il aimait tant qu'il en fit un de ses plus chers mignons. Celui-ci, le plus cruel renégat qu'on vit jamais, s'appelait Hassan-Aga ; il devint très riche et fut fait roi d'Alger...*

*Je passai ma vie dans ce bagne avec une foule d'hommes de qualité désignés aussi pour le rachat. Bien que la faim et le dénuement nous tourmentassent quelquefois, et même à peu près toujours, rien ne nous causait autant de tourment que d'être témoins des cruautés inouïes que mon maître exerçait sur les chrétiens. Chaque jour, il en faisait pendre quelqu'un ; on empalait celui-là, on coupait les oreilles à celui-ci, et cela pour si peu de chose, ou plutôt tellement sans motif, que les Turcs eux-mêmes reconnaissaient qu'il ne faisait le mal que pour le faire et parce que son humeur naturelle le portait à être le meurtrier de tout le genre humain.»*

### 3- Les renégats, un statut particulier

Ces renégats passés du Christianisme à l'Islam sont fort bien considérés et leur statut leur confère une position spéciale dans la hiérarchie algéroise, selon Cervantès. Ce dernier insiste sur leur mode de vie et décrit avec force détails leurs «mœurs particulières» à tout le moins... Ils s'entourent de belles esclaves chrétiennes et s'adonnent volontiers à la sodomie sur de jeunes garçons que Cervantès appelle des «mignons».

Bien que voué aux gémonies dans cet enfer algérois, Cervantès reconnaît tout de même avoir bénéficié d'un traitement des plus dignes. Ainsi écrit-il dans le *Don Quichotte*, chapitre 40 du Premier livre :

« Un seul captif s'en tira bien avec lui : c'était un soldat espagnol, nommé un tel de Saavedra, lequel fit des choses qui resteront de longues années dans la mémoire des gens de ce pays, et toutes pour recouvrer sa liberté. Cependant jamais Hassan-Aga ne lui donna un coup de bâton, ni ne lui en fit donner, ni ne lui adressa une parole injurieuse, tandis qu'à chacune des nombreuses tentatives que faisait ce captif pour s'enfuir, nous craignons tous qu'il ne fut empalé, et lui-même en eut la peur plus d'une fois. »

Emmanuel Roblès retient que Cervantès consacre une attention toute particulière aux captifs chrétiens. Ils tiennent en fait la première place dans les œuvres algériennes de l'auteur. Leur arrivée sur les quais d'Alger est fêtée par des youyous et le son des flûtes arabes, signe de réjouissances (*suenan chirimias y gritos de desembarcar...*), car ils sont la «*galima*», le tribut de guerre :

« On sépare les enfants de leurs parents, le mari de l'épouse et la crainte va d'abord aux jeunes garçons exposés au risque de la sodomie comme au danger, tout aussi grand pour leur âme, d'être détourné de leur religion. »

Dans «*Les Bagnes d'Alger*» cependant, un des captifs de Cervantès reconnaît : «Ce qui est digne d'admiration, c'est que ces chiens sans foi nous permettent de garder notre religion». Et de décrire dans le même livre : «*Ils nous laissent dire la messe en secret, mais plus d'une fois il nous a fallu la célébrer dans l'angoisse, et même il est arrivé que le prêtre, encore revêtu de ses habits sacerdotaux, ait été arrêté, traîné à travers les rues et maltraité jusqu'à ce que mort s'ensuive.*»

«*La grande affaire pour les captifs restait donc la religion. C'est que le christianisme représentait la liberté, la patrie et la civilisation, face à la barbarie des Turcs algérois. Renier sa foi était le crime impardonnable et tout captif libéré, à son arrivée en Espagne, devait justifier devant le Tribunal de la Croisade, sa fidélité au Christ*», relève Emmanuel Roblès. Changer de religion dans les prisons d'Alger n'était pas vraiment chose courante, observe-t-il. Les quelques prisonniers qui choisissaient d'abjurer, le faisaient pour obtenir de leurs maîtres des privilèges qui leur permettraient d'accéder à une vie décente. Cependant, les apostats s'exposaient à de terribles représailles ... Un témoignage, une information «dignes de foi», les fermaient à toute possibilité de rachat et de retour à la patrie.

Cervantès, dans le *Quichotte*, écrit qu'il était d'usage que les captifs fissent signer, à leurs compagnons de bague, des attestations dans lesquelles ils certifiaient que l'intéressé «*est un homme de bien et qu'il a rendu de grands services aux prisonniers*». Pareil document pouvait être particulièrement utile dans le cas où le porteur était un renégat ! Roblès reproduit cette pathétique tirade d'un renégat devant le cadî :

«Oui, je suis chrétien et je le suis si fermement que je veux retourner à ma foi et être avec le Christ, et si possible aujourd'hui même. Mon

Dieu, pardonne-moi de t'avoir trahi, mais si je t'ai renié publiquement, publiquement à présent je te reconnais... Chrétiens, je vais mourir ! Je meurs chrétien ! Je veux être châtié pour avoir vécu jusqu'ici, aveuglé, et dans le paganisme. En Espagne vous le direz à mes parents, si vous les retrouvez après vous être libérés de cet exil...»

En vérité, les prisonniers ne sont en rien semblables à ceux que l'on imagine : condamnés par la justice à une peine déterminée, pour un délit identifié... Ce sont simplement «des captifs». Ils appartiennent au roi, à de riches marchands, à des soldats... Ils sont taillables et corvéables à merci et la municipalité les emploie à toutes sortes de travaux d'utilité publique dans la voirie ou toute autre besogne que l'on juge bon de leur donner.

Dans le *Quichotte*, Livre Premier, Chapitre 40, on relève ceci :

*«C'est dans les bagnes qu'on enferme les captifs chrétiens, aussi bien ceux qui appartiennent au roi, que certains qui appartiennent aux particuliers, et ceux nommés de l'entrepôt, qui correspondent aux captifs du Conseil, qui servent dans la ville, aux travaux publics, et dans d'autres métiers ; et les dits captifs peuvent très difficilement obtenir leur liberté ; car faisant partie du bien commun, ils n'ont pas de maître attiré ; et on ne peut traiter de leur rachat, bien qu'ils en aient les moyens. C'est dans ces bagnes que quelques particuliers amènent leurs captifs, surtout quand ils sont rachetables, parce qu'ils les conservent à l'abri et en toute sécurité, jusqu'à ce qu'arrive la somme de leur rachat. Alors, pour les forcer à écrire afin de le demander instamment, ils les font travailler, aller couper du bois avec les autres, et ce n'est pas une mince besogne».*

Notre captif eut le privilège d'être en l'occurrence un captif du roi. Il faisait partie des «gens de rançon» et eut donc le bonheur d'être exempté d'une foule de travaux pénibles. Très souvent, il se retrouvait seul dans le bague du fait que les autres prisonniers étaient de corvée à l'extérieur. Ce qui explique qu'il avait tout le loisir de comploter pour son évasion ou de conter fleurette aux jeunes femmes qui habitaient aux abords immédiats du bague.

Ces deux activités pouvaient s'avérer payantes dès lors que le sort les associait. Et c'est bien ce qui arriva au soldat Saavedra lorsque le destin lui envoya «*la plus belle femme de toute la Berberie*», Zara ou Zahara ou encore Zoraïde, fille unique d'Agi Morato, puissant et richissime commerçant de la place d'Alger. C'est elle qui sera le prétexte de son évasion.

Quand le captif organise son évasion avec la belle contre la promesse ferme qu'il deviendra son mari une fois rendus en terre chrétienne, ils sont surpris par Agi Morato le père de Zoraïde. Celui-ci, outré, demande pourquoi elle fuit avec un misérable détenu, alors qu'elle est tant choyée, tant aimée dans sa maison, sous la protection d'un père qui l'aime par-dessus tout :

*«Ne te fatigue pas, seigneur, à demander tant de choses à ta fille Zoraïde ; je vais t'en répondre une seule, qui pourra satisfaire à toutes tes questions. Sache donc qu'elle est chrétienne, que c'est elle qui a été la lime de nos chaînes et la délivrance de notre captivité».*

Agi Morato, blessé au profond de son être, au moment où les évadés le libérait avec les autres Mores dans cette crique du nom de Cava Rhoumia, (qui voudrait dire Mauvaise femme chrétienne dans leur langue...) ne tient plus et se laisse aller à ce discours désespéré :

«Pourquoi pensez-vous, chrétiens, que cette méchante femelle se réjouisse de ce que vous me rendez la liberté ? Croyez-vous que c'est parce qu'elle a pitié de moi ? Non, certes, c'est pour se délivrer de la gêne que lui causera ma présence quand elle voudra satisfaire ses désirs criminels. N'allez pas imaginer que ce qui la fait changer de religion c'est d'avoir cru que la vôtre vaut mieux que la nôtre. Non, c'est d'avoir appris que chez vous on se livre à l'impudicité plus librement que dans notre pays... Ô jeune fille infâme et perversie ! s'écria-t-il, où vas-tu aveugle et dénaturée, au pouvoir de ces chiens, nos ennemis naturels !» (p.409, Livre 1)

Le soldat Saavedra, (alias le Captif du Quichotte ?) sera libéré le 19 septembre 1580, cinq ans exactement jour pour jour après sa capture. Il avait alors 33 ans. En 1605, il publie le livre qui allait fonder, dit-on, le roman moderne. A Alger, dans une grotte aux abords du quartier de Belcourt, en 1894, un buste y fut érigé en son hommage, on ne sait pas quand il a pu disparaître, il n'y est plus.

#### 4- Conclusion

Cet article d'Emmanuel Roblès, a été écrit trois années seulement avant l'indépendance de l'Algérie. Il est clair que le pays était traversé par les mêmes inquiétudes... qu'aujourd'hui. Singulièrement, sur la question de la «coexistence pacifique et mutuellement enrichissante» de communautés aussi éloignées l'une de l'autre que celles dont nous parlions plus haut. Est-il besoin de revenir à des exemples qui replacent les choses dans leur cadre exact ? Est-il besoin de rappeler la tuerie des 7 moines trappistes ? En effet, les illustrations ne manquent guère.

Roblès revient par ailleurs sur la question des Juifs, qui ne peut même pas être évoquée ici. Car à l'en croire, Alger n'était pas spécialement hospitalier à leur égard. Pourtant, plusieurs témoignages dignes de foi, attestent de la position très enviable de certains d'entre eux dans le négoce algérois de l'époque. En Espagne, la Reconquête avait littéralement jeté à la mer Juifs et Arabes dans le même bateau à destination de l'Afrique du Nord, dans des conditions infrahumaines, sous le regard bienveillant de l'Inquisition. Le problème du dialogue des cultures est toujours d'actualité et n'a pas pris une ride depuis ces temps reculés. Bien au contraire, il semble avoir repris de la vigueur depuis la chute du mur de Berlin, pour ne s'en référer qu'à cet événement capital. Les Espagnols eux-mêmes en savent quelque chose, particulièrement depuis un certain 11 mars 2002 et depuis qu'ils essuient, au quotidien, les vagues d'émigrés clandestins les plus nombreuses que l'humanité ait vu depuis les pérégrinations d'Ulysse autour du Lac de paix.

## Bibliographie

Emmanuel Roblès, « L'Algérie de Cervantès », *Revue Algéria*, avril 1959.

Cervantès, *L'ingénieur hidalgo Don Quichotte de la Manche* » (tome 1), Paris, Garnier Flammarion, 1969.

## Sitographie

[www.coh.arizona.edu/spanish/comedia/cervantes/banarg.html](http://www.coh.arizona.edu/spanish/comedia/cervantes/banarg.html) : Site web espagnol où les versions originales des pièces de Cervantès sont disponibles, dont notamment « *Los Banos de Argel* » ou « *El Trato de Argel* ».

## Annexe

Tirade finale en version originale de **Don Lope** dans *El Trato de Argel* :

« No de la imaginación  
este *trato* se sacó,  
que la verdad lo fraguó  
bien lejos de la ficción.  
Dura en Argel este cuento  
de amor y dulce memoria,  
y es bien que verdad y historia  
alegre al entendimiento.  
Y aún hoy se hallarán en él  
la ventana y el jardín.  
Y aquí da este *trato* fin,  
que no le tiene el de Argel. »

Tirade finale de **Don Lope** dans *El Trato de Argel* :

« Ce n'est pas mon imagination  
qui a inspiré cette affaire  
c'est la vérité qui l'a forgée  
bien loin de toute fiction.  
Alger est le théâtre de cette histoire  
d'amour et de souvenir attendri  
il est si heureux que la vérité  
et la fable se rencontrent.  
Même aujourd'hui elles se rejoignent  
à la fenêtre et dans le jardin.  
Cette histoire arrive à présent à son terme  
alors que celle d'Alger ne connaît pas de fin. »

\* Toutes les citations tirées de Don Quichotte, Livre Premier, Chapitres cités, Editions Garnier-Flammarion, 1969, Paris.